

Des histoires d'eau

Paul Lemieux

Volume 57, Number 3 (199), December 2020, March 2021

Vie animale : entre ciel et terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, P. (2020). Des histoires d'eau. *Magazine Gaspésie*, 57(3), 26–27.

Au retour de la pêche, des pêcheurs font le tranchage de la morue sur la grève de Percé avant de la saler, vers 1910-1920. Au sol, les nombreuses têtes de morue laissent supposer que la pêche a été bonne.

Musée de la Gaspésie.
Fonds G.G. Mercer. P92/85



DES HISTOIRES D'EAU

Bon nombre d'auteurs du 19^e siècle, voire du début du 20^e siècle, ont témoigné du mode de vie des Gaspésiens. Ils étaient religieux, chroniqueurs ou écrivains et, dans leurs écrits, ils ont relaté, parfois avec emphase, la réalité gaspésienne. Plusieurs ont décrit la pêche traditionnelle, les façons de faire et les espèces capturées, le tout selon leur bagage de connaissances ou l'avancement de la science à l'époque. Et parfois, c'est avec un style plutôt littéraire qu'ils ont couché leur prose sur le papier pour raconter ces poissons des eaux gaspésiennes.

Paul Lemieux

Historien et résident de Carleton-sur-Mer

L'INCONTOURNABLE MORUE

La morue est indissociable de l'histoire gaspésienne et plusieurs auteurs en ont fait état. En 1933, la brochure *La Gaspésie – Histoire, Légendes, Ressources, Beautés*, considérée comme étant la première publication touristique sur la péninsule, reprend les propos de l'abbé Jean-Baptiste Ferland qui, en 1836, brosse un portrait de la région et la place qu'y occupe la morue : « C'est le pays de la morue! Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge aussi bien que par les oreilles, vous vous convaincrez bientôt que, dans la péninsule

gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais de la société elle-même. »¹.

L'abbé Ferland a laissé un intéressant journal de ce périple alors qu'il accompagne Mgr Pierre-Flavien Turgeon en tournée épiscopale autour de la Gaspésie. Ses références à la morue sont nombreuses, mais il n'en décrit pas seulement les aspects positifs. Alors qu'il s'arrête à Rivière-au-Renard, il écrit : « Le débarquement se fait sur une belle grève de sable et de gravier;

mais quelle puanteur s'exhale de ces monceaux de têtes et d'entrailles de morue, qui pourrissent sous un soleil brûlant. »².

L'abbé Ferland enchaîne avec une situation cocasse alors que le groupe de visiteurs se rend à l'église. L'odeur de morue se faisant persistante, Mgr Turgeon demande au curé de la paroisse s'ils font sécher du poisson dans la chapelle. Question à laquelle le curé répond : « Non, monseigneur, mais, en la nettoyant, mes braves gens ont employé du savon fait avec de l'huile de morue. »³. Voilà une utilisation plutôt inédite de l'huile de foie de morue!



La pêche a été bonne : un pêcheur avec deux de ses prises, un saumon et un homard, entre 1930 et 1945. Musée de la Gaspésie. Collection Richard Gauthier. P162/5

Pour sa part, le frère Antoine Bernard, dans son livre *La Gaspésie au soleil*, publié en 1925, aborde la morue en ces termes : « Le poisson gaspésien par excellence, [...] c'est la morue, la bonne morue bourgeoise et gloutonne, qui mord à tous les hameçons, qui se livre aux mains calleuses du vieux loup de mer comme aux doigts élégants du sportsman yankee ou du monsieur de la ville. »⁴. Cette prose élégamment tournée est d'ailleurs l'une des marques distinctives de l'œuvre de cet auteur originaire de Maria.

Ce même Antoine Bernard surprend avec un petit détail pour différencier l'aiglefin de la morue à partir des taches noires présentes au-dessus des nageoires pectorales. « Tous les pêcheurs savent que l'aiglefin porte, de chaque côté de la tête, la marque des doigts de saint Pierre, qui en saisit un, sur la parole du Maître, pour trouver dans sa bouche la pièce de monnaie exigée par les percepteurs d'impôts. »⁵ Il s'agit bien sûr d'une explication religieuse qui ne ralliera certes pas l'opinion des biologistes!

DES PÊCHES MIRACULEUSES

Plusieurs auteurs ont fait état de pêches quasi miraculeuses traduisant une abondance singulière de

poissons. En 1811, lors d'une tournée épiscopale en Gaspésie, Mgr Plessis s'arrête à Carleton. Dans son journal de voyage, il note : « On prend dans ce barchois, de presque tous les poissons qui se trouvent dans la baie, mais principalement de l'anguille et de la plie. Celle-ci est si abondante que les enfants la pêchent avec la main sans aucun instrument. »⁶.

Si l'anguille se fait abondante, c'est aussi le cas du saumon, cet « aristocrate des eaux gaspésiennes », selon Bernard, qui remonte les rivières où l'attendent les « sportsmen » des clubs privés. Dans son livre *New Richmond—Une histoire d'entente et de cordialité*, l'historien Yves Hébert rapporte une pêche survenue sur la Grande Cascapédia. En 1879, en une douzaine de jours, quatre invités du Cascapedia Club ont pêché 647 saumons, pour un total de 16 288 livres, dont 135 pesaient un minimum de 30 livres. En une seule journée, l'un des pêcheurs a pris 17 saumons, totalisant 465 livres. Inutile de mentionner que, malheureusement pour l'espèce, la remise à l'eau n'était pas d'actualité à cette époque.

Toujours au sujet de l'abondance, l'abbé Ferland raconte une scène survenue à Grande-Rivière. « Un coup de filet, donné sous nos yeux dans le petit port, jette sur le sable un monceau de poisson : poules de mer, tanches, crapauds de mer, capelans, raies, plies, harengs, sardines, truites, loches, homards, se débattent pêle-mêle sur le rivage. »⁷ Une vraie pêche miraculeuse!

UNE ESPÈCE ÉTRANGE

Dans son récit de voyage, dans le secteur de Paspébiac, l'abbé Ferland fait la description d'une espèce de poisson bien étrange. Il écrit : « Depuis 1832, un poisson jusqu'alors inconnu a servi à augmenter les profits des pêcheurs; c'est, par la forme et les habitudes, un véritable maquereau géant, ayant une longueur de 3 mètres (10 à 11 pieds) qualités qui lui ont valu le nom de cheval-maquereau. Telle est la grosseur de ce poisson, qu'un seul

individu de bonne taille suffit pour remplir trois barils; or c'est une assez belle aubaine pour le pêcheur, puisque le prix du baril est de six piastres. Le cheval-maquereau est fort, actif, et se défend vigoureusement lorsqu'il est attaqué. »⁸. Ce cheval-maquereau fait bien sûr référence au thon, une pêche qui se perpétue encore de nos jours dans l'extrémité de la péninsule.

De telles histoires de poissons abondent dans les écrits historiques, car les Gaspésiens ont toujours eu un mode de vie tourné vers le large. Et la conclusion à ces histoires d'eau revient à l'abbé Ferland qui, en 1836, résume les liens entre les gens et la mer : « Aux riches la mer offre les mets les plus délicats; aux pauvres elle fournit des aliments sains et peu coûteux. »⁹.

Notes

1. *La Gaspésie – Histoire, Légendes, Ressources, Beautés*, Québec, ministère de la Voirie, 1933, p. 84.
2. Jean-Baptiste Ferland, *La Gaspésie*, Québec, Imprimerie A. Côté et Fils, 1879, p. 54.
3. *Ibid*, p. 59-60.
4. Antoine Bernard, *La Gaspésie au soleil*, Saint-Jean-sur-Richelieu, réédité par Les Éditions Lambda, 2018, p. 195.
5. *Ibid*, p. 198.
6. Mgr Joseph-Octave Plessis, « Journal de la mission de 1811 », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. 6, n° 1, 1968, p. 43.
7. Jean-Baptiste Ferland, *Op. cit.*, p. 162.
8. *Ibid*, p. 85.
9. *Ibid*, p. 166.



L'expression « cheval maquereau » apparaît, en anglais, sur une carte postale datée entre 1880 et 1900, et illustrant une scène de chasse au thon dans la baie de Gaspé. Utilisée par l'abbé Ferland en 1836, cette appellation pour désigner le thon a perduré pendant plusieurs décennies. Musée de la Gaspésie. Collection Richard Gauthier. P162/5